

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 26

Artikel: Courier de François Vatel
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224654>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

QUELQUES EPIGRAMMES

De Gombauld, contre un glouton :
Il mange tout, ce gros glouton,
Il boit tout ce qu'il a de rente :
Son poupoint n'a plus qu'un bouton,
Mais son nez en a plus de trente.

Epitaphe d'une avare, par Scarron :
Cy-gît qui se plut tant à prendre
Et qui l'avait si bien appris,
Qu'elle aime mieux mourir que rendre
Un lavement qu'elle avait pris.

Voici une épigramme, de Pons de Verdun,
sur la médecine :

Dieux ! que la médecine est belle !
Jugez-en par deux aperçus :
Les bobos sont au-dessous d'elle
Et les maux graves au-dessus.

En voici une de Guichard sur La Condemine
qui était sourd et faisait partie de l'Académie :

Le sourd La Condemine, en pleine Académie,
S'endormait un beau jour, et tandis qu'on lisait,
Piron était présent ; Piron soudain s'écria :
« La Condemine dort comme s'il entendait ! »

Le fait n'est pas historique, car on sait que
Piron « ne fut rien pas même académicien ».

De Joseph Despaze, contre la critique Geofroy :

Sa colère, au hasard, s'est longtemps déchaînée ;
Tout Paris le connut, tout Paris le berna :
Du tambour en un mot il eut la destinée,
Et dut le bruit qu'il fit aux coups qu'on lui donna.

A la fin du XVIII^e et au commencement du
XIX^e, le maître de l'épigramme fut Ecouchard
Lebrun. Il en a en deux vers qui sont exquises.
Ainsi sur une tragédie de *Stuart* :

Ton drame est triste et froid ; tes vers sont désastreux.
Ah ! le sort des Stuarts est d'être malheureux !

A Baour-Lormian qui avait dit :
Lebrun de gloire se nourrit,
Aussi voyez comme il maigrit.

il fait cette aimable riposte :

Sottise entretient la santé ;
Aussi Baour s'est toujours bien porté.

Pour finir, citons ce quatrain d'Henri Murger
sur Buloz, directeur de la *Revue des Deux Mondes*,
qui était borgne :

Quand Buloz, au tombeau, sera près de descendre,
Rien ne pourra le retarder :
Il n'aura qu'un œil à fermer
Et pas d'esprit à rendre.

Enfin de Juste Olivier, ce charmant quatrain :

Un peu de dispute ranime
Foin des gens toujours endormis !
La discorde serait un crime,
Mais se disputer est permis.

CALCULATEUR

M. Babbage, qui appartient, en Angleterre
à l'Institut scientifique, est le père de la
première machine à calculer.

Il l'a remaniée, modifiée, améliorée jusqu'à en
faire une pure merveille.

Un jour, il déjeunait avec le général Rawlin-
son, lequel le pria de lui expliquer ce qui l'avait
poussé à réaliser son invention.

M. Babbage sortit du papier, un crayon et
commença.

— Vous allez comprendre... Prenons comme
exemple le mot *cheval*. Il a sept lettres...

— Pardon. Six ! interrompit le général.

— Non, non... Sept.

Par politesse, Rawlinson n'insista pas. Le
professeur poursuivit :

— Inscrivons un chiffre sous chaque lettre.
1, 2, 3, 4, 5, 6. Tiens, c'est exact. Le mot n'a
que six lettres.

Puis, désinvolté et charmant :

— Au fait, voilà l'explication que vous me
demandiez. J'ai inventé ma machine parce que
je ne sais pas calculer.

Originale enseigne. — A Paris, rue Bolivar, au
coin de la rue Belleville un cordonnier a fait ins-
crire sur le tableau de sa devanture, en grandes let-
tres : « *Clinique Savatologique* ».

LE NOVICE

UN jeune homme vient d'acheter sa pre-
mière voiture automobile, une Citroën
9 CV dont il est très fier et qu'il ne
conduit pas encore avec une vertigineuse vir-
tuosité. Il ne connaît pas bien la manière d'évi-
ter les chiens, les bœufs, les troupeaux, et les
randonnées que l'on peut faire avec lui ne man-
quent jamais d'imprévu ni de péripéties. Il in-
vite un à un les camarades de son âge à l'accom-
pagner, mais ceux-ci ont toujours mille prétextes
pour ne pas se rendre à l'invitation et s'en
tirent comme ils peuvent, en déclarant qu'ils ne
sont pas libres ou qu'une promenade en auto,
avant ou après le repas, leur donne le mal de
mer ou le tournis. L'autre jour, un jeune impru-
dent, pris au dépourvu, et qui, dans la circons-
tance, n'a pas su trouver assez tôt une tangente
pour se dérober, n'a pas réussi à éluder l'invita-
tion. L'automobiliste novice lui proposait de
faire avec lui un long circuit à travers les pom-
miers et les arbres fruitiers surchargés de fleurs
que le printemps avait pris soin de pavoiser spé-
cialement pour leur agrément. Ils coucheraient à
l'hôtel et ce serait un inoubliable voyage. Tout
ce que l'invité trouva à dire pour ne pas frois-
ser l'amour-propre de son obligé ami, ce fut
qu'il n'aimait pas séjourner à l'hôtel où :

« L'on trouve des punaises
Bien aises
De pouvoir d'un jeune étranger
Manger ».

L'intrépide automobiliste insista, en se mou-
quant de la puissanimité de son camarade.

— Un amateur d'auto n'a peur de rien, dit-il,
viens, ou je croirai que tu n'es pas un homme,
mais une poule mouillée.

Il fallut céder. L'apprenti-as se mit au volant,
fit grincer les vitesses, prit le départ avec une
assurance qui voulut s'affirmer peu à peu. Le
conducteur appuyait sur la pédale d'accéléra-
tion, écrasait au passage les canards, les oies,
mettait en capilotade les chiens et les poulets.
Tout à coup, patatras, l'auto rentra en plein
dans un arbre qui, par hasard, se trouvait à pro-
ximité d'une pinte. Les deux occupants firent
la culbute sur la pelouse et se relevèrent, par
miracle, indemnes l'un et l'autre.

Le chauffeur, apercevant la pinte, s'écria
joyeusement :

— Ça tombe bien, nous allons dîner là.

Alors son passager, froidement, un peu in-
quiet, lui demanda, en ramassant son chapeau :

— Mais quand il n'y a pas d'arbre, comment
fais-tu pour t'arrêter ?

Constatation tardive. — César, le photographe bien
connu, est sur le pas de la porte de sa boutique en
train d'attendre la clientèle, quand, soudain, la petite
Mme G. arrive en coup de vent. Elle, si calme, si pla-
cide, d'habitude, a l'air furieux.

— Qu'y a-t-il pour votre service, chère madame ?
s'empresse aimablement César.

— Monsieur, répond Mme G., sur un ton de colère
concentrée, je viens vous dire que les photographies
que vous nous avez faites l'autre jour sont affreuses,
horribles, épouvantables...

— Eh ! ce n'est pas possible !

— Oui, monsieur, c'est comme je vous le dis. Ainsi,
mon mari a absolument l'air d'un singe !

Mais César de répliquer tout aussitôt avec le sou-
rire :

— Tê ! Que voulez-vous que j'y fasse, moi, chère
madame !... Il fallait vous en apercevoir avant de l'é-
pouser, cet homme !...

MADEMOISELLE SUZANNE

MADEMOISELLE Suzanne a déjà atteint
trente-trois ans et elle ne s'est pas en-
core décidée à se marier. Elle est jolie,
pourtant, intelligente, sérieuse et elle possède
toutes les qualités qui pourraient faire d'elle une
ménagère accomplie, une maman modèle, une
épouse parfaite. Comme elle est à la tête d'une
dot assez rondelette, plusieurs partis avantageux
se sont déjà présentés, elle n'a pas même daigné
les examiner. Ses amies, toutes plus ou moins
bien mariées, plus ou moins heureuses, cherchent

à comprendre la raison de cette obstination à
rester dans le célibat et insistent auprès d'elle
pour que Suzanne ne renonce pas à ce qu'elles
appellent euphémiquement : « les joies de la vie
conjugale ».

Celle qui s'acharne le plus à lui faire grief de
son entêtement est une infortunée dont le mari,
homme violent et emporté, la délaisse pour pas-
ser le meilleur de son temps au cabaret, rentre le
dimanche soir de mauvaise humeur et fait trem-
bler toute la maison avec ses jurons quand il gra-
vit l'escalier.

Cette jeune femme, qui mériterait un sort
meilleur, se résigne à sa lamentable destinée et
c'est de bonne foi qu'elle conseille à son amie de
se marier, parce que c'est l'usage, parce que le
célibat voue à une solitude pénible, parce que,
enfin, on y est, à ses yeux, hors des voies nor-
males.

Un jour qu'elle venait de faire une suprême
tentative auprès de Suzanne pour l'engager à ren-
oncer à sa situation qui ne lui vaudra, selon
elle, que des déceptions et des amertumes, son
amie lui répondit :

— Pourquoi voulez-vous que l'on ne soit pas
célibataire par vocation ? Je me plais dans ma
situation et je ne vois pas ce que je pourrais en-
vier à mes camarades mariées : j'ai mon chien
qui aboie continuellement après moi, j'ai mon
chat qui a le plus détestable caractère qui se
puisse voir et qui est constamment en promenade
hors du logis. J'ai mon perroquet qui jure com-
me le matelot qui me l'a vendu. J'ai mes poissons
rouges qui sont d'une ingratitude noire et d'une
indifférence absolue pour toutes les preuves d'affec-
tion et de sollicitude que je leur fournis.

Qu'est-ce que je pourrais bien avoir de plus
avec un mari ?

Courrier de François Vatel. — Voici, donnés par
un docteur, les sept commandements de la table. Je
ne vous en dirai pas plus long, ils répondent à vos
questions :

- I. — A heures fixes tu mangeras
Chaque jour régulièrement.
- II. — Ton menu tu composeras
De plats simples sans condiments.
- III. — Tous tes soucis déposeras
Avec ton premier coup de dents.
- IV. — Tes aliments tu macheras
Lentement et soigneusement.
- V. — Après tes repas, marcheras.
Mais, attention, modérément.
- VI. — Tout apéritif tu fuiras
Et les digestifs même ment.
- VII. — Enfin, cent sept ans tu vivras
Si tu suis mes commandements.

LA SEMAINE DE LA BONTÉ

Na établi la semaine de la bonté. C'est
une heureuse innovation. Pendant huit
jours, les grandes personnes s'efforcent
de commettre une bonne action quotidienne,
comme le font les scouts toute l'année. Ceux qui
ont essayé d'être bons, de cette bonté foncière
qui comporte l'indulgence envers les faibles, la
douceur à l'égard des humbles, la générosité en-
vers les pauvres, la justice à l'égard des ennemis,
la correction dans les rapports avec tout le
monde, la déférence à l'égard d'autrui, savent
seuls le mérite des vaillants et loyaux petits
scouts qui trouvent, eux, le moyen de commettre
une bonne action chaque jour, c'est-à-dire trois
cent soixante cinq fois par an.

Vous rendez-vous compte de ce que c'est que
d'être bon ? Si nous nous mettions tous à être
bons immédiatement, ce serait un tel bouleverse-
ment, une telle révolution sociale, un tel change-
ment dans les mœurs, que la terre redeviendrait
aussitôt le paradis terrestre. La semaine de bonté
si nous l'observions tous, serait déjà ce qu'un
humoriste appelait la semaine des quatre jeudis,
c'est-à-dire la semaine des invraisemblances, des
inouïsmes, du renversement de toutes les habitu-
des et de toutes les traditions, de l'excentrique et
de l'imprévu.

Toutes les routines seraient culbutées, toutes
les utopies changées en réalités. On verrait des
voisins, plaidant depuis des années et se ruinant